

***L'exil mythifié
des républicains espagnols
au Mexique, deux voix discordantes :
César Rodríguez Chicharro
et Gerardo Deniz***

Pour la petite pléiade de poètes nés entre 1924 et 1937, arrivés enfants au Mexique, et qui constituent le groupe des hispano-mexicains¹ dont font partie César Rodríguez Chicharro et Gerardo Deniz, la guerre civile, l'exode et l'exil, sont un héritage. Trop jeunes au moment des événements qui furent la cause de leur départ, leurs souvenirs d'Espagne, lorsqu'ils en ont, sont des bribes de souvenirs d'enfance où l'histoire est généralement absente. C'est la raison pour laquelle l'essentiel de leur formation, dans les établissements scolaires républicains de Mexico², au sein de leurs familles et des groupes d'exilés du District Fédéral, consistera, pour la plupart, en une insistante initiation à l'histoire de leur pays d'origine. En particulier à celle, immédiate encore au début de l'exil, qui déjà se trouvait dominée par une vision épique des événements successivement vécus et finalement surmontés : combats, défaite militaire – mais victoire morale de la République –, expérience de l'exode, passage par le pays de transit – pour certains, épreuve des camps français –, puis départ vers l'Amérique et traversée de l'Atlantique. Et cette vision épique ne pouvait que s'enrichir de mythes nouveaux, dont certains allaient être propres à l'exil mexicain.

1 Les principaux sont : Ramón Xirau (1924), Manuel Durán (1925), Nuria Parés (1925), Tomás Segovia (1927), Jomi García Ascot (1927-1986), César Rodríguez Chicharro (1930-1984), Luis Rius (1930-1984), Enrique de Rivas (1931), José Pascual Buxó (1931), Gerardo Deniz (1934), Francisca Perujo (1934), Angelina Muñiz-Huberman (1936) et Federico Patán (1937).

2 Essentiellement trois : le lycée Luis Vives, le collège Madrid et la « Academia hispano-mexicana ».

C'est ce qui ressort des journaux de bord des trois premiers bateaux arrivés à Veracruz en 1939, le « Sinaia », le « Mexique » et l' « Ipanema »³ : on y incite les représentants d'un peuple défait, mais non encore vaincu contrairement aux apparences, à poursuivre la lutte pour l'Espagne mais aussi pour le Mexique, celui de Cárdenas et des idéaux révolutionnaires. Ainsi, pensait-on, devait s'opérer une rencontre, politiquement prometteuse, entre les deux républiques hispaniques. C'est, du moins, le sens des conseils donnés par le journal de bord du « Sinaia » aux passagers embarqués, quelques jours avant leur arrivée à Veracruz :

Repitámoslo. El mejor camino será apoyar en todo y por todo la política del presidente Cárdenas y su gobierno, permaneciendo estrechamente unidos en fuerte abrazo, a todos los trabajadores mexicanos. Ayudémosles, seamos sus mejores colaboradores; de esta manera todo un pueblo recordará con cariño el presidente querido que autorizó la entrada en su tierra de los republicanos españoles y debilitaremos la obra del fascismo, ya que sus propagandas no encontrarán eco en la conducta recia que vamos a seguir.⁴

C'était, avant de connaître les difficultés matérielles de l'exil, d'endurer, en tant que « gachupines rojos »⁵, l'hostilité de la vigoureuse campagne de presse de certains secteurs sociaux, politiques et professionnels mexicains⁶, de découvrir les particularités de la révolution mexicaine⁷ et l'évolution qu'elle s'appropriait à connaître avec l'arrivée au pouvoir d'Ávila Camacho, faire preuve d'un enthousiasme politique bien compréhensible, mais non exempt de

3 En réalité le premier fut le *Flandre*, parvenu à Veracruz le 1^{er} juin 1939, avec 312 passagers à bord, mais les gros contingents de réfugiés arrivèrent avec les trois bateaux suivants : 1600 pour le *Sinaia*, 900 pour l'*Ipanema* et 2000 pour le *Mexique*, cf. Clara E. Lida, « Del destierro a la morada », J. M. Naharro-Calderón (Coord.), *El exilio de las Españas de 1939 en las Américas : « ¿Adónde fue la canción? »*, Barcelone, Anthropos, 1991, p. 71. Dolores Pla Brugat vient de publier des chiffres plus précis et légèrement différents, mais pour les trois principaux bateaux l'ordre de grandeur reste le même : « Refugiados españoles en México: recuento y caracterización », in : James Valender (éd.), *Los refugiados españoles y la cultura mexicana*, Mexico, El Colegio de México, 1999, p. 432.

4 Journal de bord du « Sinaia », n° 14, 8 juin, cité par Francisco Caudet in : *El exilio republicano en México. Las revistas literarias (1939-1971)*, Madrid, Fundación Banco Exterior, 1992, p. 53.

5 José Antonio Matesanz, « La dinámica del exilio », in : *El exilio español en México*, Mexico, Salvat/FCE, 1982, cité par Guillermo Sheridan, « Refugachos y refugiados », *El exilio literario español de 1939*, Barcelone, GEXEL/Cop d'Idees, 1998, t. 1, p. 254.

6 Clara E. Lida rappelle à ce sujet que, outre pour les secteurs traditionnels ou réactionnaires mexicains, il ne fut guère facile non plus pour les syndicats révolutionnaires mexicains d'accueillir les nouveaux arrivés : « Para los nuevos sindicatos revolucionarios de obreros y campesinos, la ayuda durante la guerra había sido de genuina solidaridad con aquella « república de trabajadores » que fue la España derrotada. Otra cosa era, sin embargo, que en una década de crisis y depresión económica, en un México pobre, de infimos recursos materiales, que apenas salía de los sacudimientos de su propia Revolución, se tuviera que competir por el empleo y el pan con los recién llegados, que al fin y al cabo también buscarían en México ocupación para sobrevivir. » (*Inmigración y exilio. Reflexiones sobre el caso español*, Mexico, Colegio de México / Siglo XXI, 1997, p. 117.)

7 Cf. les témoignages éclairés de Adolfo Sánchez Vázquez : « Pero pronto empezamos a ver las contradicciones de un país en el que con asombro nuestro hasta los más reaccionarios usaban la palabra « revolución ». No todo ciertamente era tan revolucionario – en sentido propio – como pensábamos » et, plus loin : « Al escuchar tanta retórica revolucionaria, nosotros creíamos efectivamente haber llegado a un país revolucionario... Y luego nos dimos cuenta de que no. » (Adolfo Sánchez Vázquez, *Del exilio en México. Recuerdos y reflexiones* [1991], Mexico, Grijalbo, 1997, p. 54 et 208, respectivement.)

naïveté. Mais c'était aussi désigner, et affectueusement – « con cariño » –, le général-président dont l'intervention en faveur de la république en guerre et le rôle tout personnel joué dans l'accueil des enfants espagnols qu'on appellera « niños de Morelia » (1937), puis celui des premiers membres de la « Casa de España » (1937-1938), avaient déjà contribué à mythifier le patronyme sonore et flamboyant auprès des candidats à l'hospitalité mexicaine. Dans l'un des tout derniers numéros du journal de bord du « Sinaia », numéro d'hommage au Mexique et à son président, un jeune militaire républicain, commissaire politique pendant la guerre, qui deviendra célèbre en tant que philosophe marxiste et qui sera aussi poète, Adolfo Sánchez Vázquez, écrit, ménageant (lui aussi) ses effets et retardant l'énonciation du nom à mettre en valeur, et comme de profil, au sommet d'une construction syntaxique qui ne manque pas, elle-même, de sinuosités :

En la línea sinuosa, que sigue la revolución mexicana en los años posteriores al derrocamiento de la dictadura porfirista, en el turbio oleaje de caudillos y desertores de la revolución, un hombre perfila su figura: Cárdenas.⁸

Quelques années plus tard, lyrisme et rhétorique en moins, il continuera d'attribuer à Cárdenas son salut mexicain : « Tuve suerte – verdadera lotería – de contarme entre los que podían iniciar gracias a Cárdenas, una nueva vida. »⁹



Les poètes qui firent partie des premiers contingents d'exilés ne sont pas en reste. Pedro Garfías compose, sur le même bateau, outre le poème bien connu intitulé « Entre España y México » (« Qué hilo tan fino, qué delgado junco / – de acero fiel – nos une y nos separa [...] »), un deuxième texte de circonstance – « Dedicatoria de un álbum » – qui se termine par un ardent hommage chiasmatisé au président mexicain. En outre, le nom sanctifié, placé en début de vers et de phrase, isolé par le piédestal de la ponctuation qui le suit, y prend une valeur comparable à celle que lui donnait Sánchez Vázquez, en le plaçant en position inverse :

Cárdenas: que tu nombre arda en todos los pechos
como en todas las frentes el nombre de tu pueblo.¹⁰

Juan Rejano, plus tard, en 1956, associera le patronyme présidentiel à ceux des grands héros mythiques de l'histoire mexicaine – « Morelos, Juárez, / Zapata, Cárdenas [...] »¹¹ –, après l'avoir, en 1941, glorifié lui aussi, en le scellant en clef de voûte d'un poème, là où, à lui seul, il semble réunir, dans un tabernacle de trois syllabes sonores, tous les sèmes de la générosité, de

8 Francisco Caudet, *op. cit.*, p. 72.

9 Cité par Silvia Durán Payán, « Sánchez Vázquez: dos raíces, dos tierras, dos esperanzas », in Federico Álvarez (éd.), *Adolfo Sánchez Vázquez: los trabajos y los días*, Mexico, UNAM, 1995, p. 32.

10 Pedro Garfías, *Poetas completas*, Madrid, Editorial Alpuerto, 1996, p. 298.

11 Juan Rejano, *La mirada del hombre*, Barcelone, Anthropos, 1988, p. 358.

Bernard Sicot

l'hospitalité ainsi que de l'esprit révolutionnaire que le nom du Mexique d'alors pouvait encore renfermer :

Si escribo gratitud, si escribo amor,
sólo ofrezco unos signos. Signos. Nada.

Puedo escribir también paz, libertad,
y acaso se me quiebran las palabras.

Yo escribo en mis adentros hombre y pueblo,
y algún sentido tiene ya la fábula.

Lo más profundo está en el nombre:
México, Cárdenas.¹²

Et, comme dans les deux vers de Garfías qui affirment l'homologie, 'nom de Cárdenas' / 'nom du peuple', renforcée par la balance équilibrée du chiasme, le dernier vers de Rejano proclame, lui aussi, en les plaçant sur le même pied(estal), c'est à dire dans le même vers où ils occupent tout l'espace métrique et où se juxtapose leur similitude morpho-phonétique, l'identité « México = Cárdenas ».

Mais c'est un autre poète de l'exil, Gabriel García Narezo, bien oublié malgré ou à cause (?) de son incessant combat – littéraire –, contre la dictature et l'impérialisme, qui écrira l'hommage le plus dithyrambique à Lázaro Cárdenas, long texte de neuf pages, intitulé « Saludo español a Lázaro Cárdenas », d'où l'on pourrait dégager ces quelques vers :

Digo Lázaro Cárdenas y escucho
un como despertar de ondas dormidas,
un súbito revuelo de palomas,
tu mismo nombre dicho y repetido
con entusiasmo reverente,
un nombre
con el Tata filial condecorado.

Et la dernière strophe :

Lanzo un grito.
Le doy a mis palabras
el entusiasmo y el fervor ardiente
que nos enciende en brasa la figura

12 Juan Rejano, *op. cit.*, p. 303.

y las pongo a tus pies,
Lázaro Cárdenas,
mi general, el águila que canto.
Un grito, el corazón como homenaje
y por siempre mi abrazo
en tu recuerdo.¹³

Même si le culte du nom du père, magnifié, « dit et répété » (cf. Rejano, *supra* : « Le plus profond se trouve dans le nom ») qui, à lui seul, dit tout et se suffit à lui-même, même si la reconnaissance des exilés envers leur « Tata »¹⁴, leur père¹⁵, mais qui est aussi le père du peuple, ici aigle et général, – « mon général » – atteignirent rarement un tel degré de ferveur religieuse et patriotique – « el grito » est aussi celui des Mexicains le jour de la fête de l'indépendance –, ces quelques exemples montrent bien la place, par ailleurs méritée¹⁶, de Cárdenas au sommet de l'Olympe des exilés républicains. Et, pendant longtemps, aucune voix discordante, semble-t-il, ne se fera entendre¹⁷. La générosité de l'hospitalité mexicaine sera constamment assimilée à celle, personnelle, du président, conformément d'ailleurs au poids spécifique du plus haut dignitaire de l'État dans le système politique mexicain.

13 Gabriel García Narezo, *Desde esta orilla*, Mexico, Ediciones Nuestro Tiempo, 1956, respectivement, p. 101 et 106.

14 « Tata », du nahuatl « tatli » : « padre, el progenitor, aquel al que se le debe la vida », Adela Fernández, *Diccionario ritual de voces Nahuas*, Mexico, Panorama Ed., 1985, p. 113. Protecteur des Indiens et des Espagnols réfugiés, Cárdenas fut ainsi leur « tata » commun. Quant aux « niños de Morelia » ils eurent deux bienfaiteurs, « Tata Vasco » (de Quiroga, mort en 1565, évêque du Michoacán et protecteur des Indiens) et « Tata Lázaro ». Luis González rappelle, en effet, que « Tampoco hubo acuerdo en la ciudad que debía recibir a las criaturas peninsulares. Mientras la mayoría se inclinaba por la metrópoli, el gobernador de Michoacán insistió en que su Estado debía saldar la deuda que tenía con el obispo Quiroga, salvador en el siglo XVI de los niños purépechas » (*La Revolución Mexicana (1934-1940)* [1981], vol. 15, « Los días del presidente Cárdenas », El Colegio de México, 1988, p. 132. (Je dois à Mme Jacqueline Covo, que je remercie, les références citées ici ainsi que celles des notes 29 et 30).

15 Une photo publiée par Víctor Alfonso Maldonado (*Las tierras ajenas. Crónica de un exilio*, Mexico, Editorial Diana, 1992) le montre, effectivement paternel, assis dans sa résidence de Morelia, au milieu d'un groupe d'enfants espagnols, passagers du « Mexique ».

16 Cf. Clara E. Lida, *La Casa de España en México* [1988], Mexico, El Colegio de México, 1992, p. 35 : « El presidente era el único que tenía en sus manos las llaves que podían abrir o cerrar las puertas del país. Sin duda esto explica por qué muchos republicanos españoles, conscientes del peso del presidente en este asunto, nunca dejaron de demostrarle su gratitud; para ellos ha sido incuestionable que su refugio mexicano se lo deben personalmente a Cárdenas. »

L'historienne rappelle, autre exemple significatif et cocasse, « el caso más reciente del químico Francisco Giral que hace apenas cinco años aisló una nueva sustancia esteroïdal que bautizó « cardenagenin » en homenaje al presidente Lázaro Cárdenas. » (« Del destierro a la morada », art. cit., p. 80. L'exemple est repris, par le même auteur, dans *Inmigración y exilio. Reflexiones sobre el caso español*, op. cit., p. 120.

17 Bien au contraire puisqu'on a pu lire ces lignes, très récemment, dans les mémoires d'un instituteur espagnol exilé : « Los auténticos ganadores son los que han logrado llegar a México. / Así fue, para la gloria de aquel pueblo, modelo de humanidad sin par en la historia, y de Lázaro Cárdenas, suprema expresión de humanidad, en la más pura acepción de la palabra, y exponente admirable de su noble patria. » (Santiago Hernández Ruiz, *Una vida española del siglo XX. Memorias (1901-1988)*, Saragosse, Université de Saragosse, 1997, p. 232.

Sincèrement reconnaissants, mais également prudents, s'autocensurant si nécessaire, les membres de la communauté républicaine, ses poètes et ses écrivains, se garderont de manifester toute critique envers les hommes politiques et les réalités du Mexique. Et ils maintiendront cette attitude pendant de longues années, y compris dans des ouvrages où ils seront amenés à exposer leur vision du pays d'accueil. Deux exemples sont significatifs à cet égard¹⁸. Celui de José Moreno Villa qui, dans *Cornucopia de México* (1940), écrit ces lignes :

Cada vez estoy más convencido de que descubrir lo bueno en algo es más difícil que dar con lo malo. Por esto voy censurando o criticando menos. Sin duda han sido precisos treinta y cinco años de oír hablar mal de todo para que me decida, definitivamente, a buscar en las cosas y en las personas la virtud, no la deficiencia.¹⁹

ainsi que celui de Juan Rejano, dans *La esfinge mestiza* (1945) :

Ni política, ni cuestiones sociales, ni conflictos económicos, ni disputa de razas. Ni siquiera lo artístico y literario, que a algunos puede parecerle (*sic*) menos peligroso. Después de pensarlo mucho, comprendí que el México de las grandes y apasionadas luchas estaba todavía demasiado fresco en mi retina para lograr relatarlo sin temor a grandes yerros. ¡Y hay además en México tantas (*sic*) y tan complejas contradicciones!²⁰



Il est donc clair que, durant de longues années, les circonstances diverses, essentiellement politiques et économiques, imposeront aux réfugiés espagnols (pour la plupart il s'agissait de survivre !), et à leurs écrivains (la prudence était de rigueur), à la fois une vision mythique de leur arrivée au Mexique et le silence, pour le moins la discrétion, quant aux réalités si diverses et si criantes du pays qui les avait accueillis. Il faudra, semble-t-il, attendre 1983 pour que l'un des poètes du groupe des hispano-mexicains, César Rodríguez Chicharro²¹,

18 Mais il y en aurait d'autres, comme chez Luis Cernuda le dialogue final de *Variaciones sobre tema mexicano* ou, chez Francisco Giner de los Ríos, le prologue de ses *Laureles de Oaxaca*. Cf. à ce sujet : Bernard Sicot, « Moreno Villa, Rejano, Giner de los Ríos et Cernuda : autocensure dans l'exil au Mexique », à paraître dans les actes du colloque sur « Littérature et censure dans les pays de langues romanes », tenu à l'Université de Rennes II, les 13 et 14 mars 1998.

19 José Moreno Villa, *Cornucopia de México y Nueva cornucopia mexicana* [1940, 1976], Mexico, FCE, 1985, p. 98.

20 Juan Rejano, *La esfinge mestiza. Crónica menor de México*, Mexico, Editorial Leyenda, 1945, p. 9.

21 Né à Madrid en 1930, arrivé au Mexique en 1940 et décédé en 1984. Après des études supérieures de lettres à l'UNAM, César Rodríguez Chicharro enseignera la littérature espagnole, successivement dans les universités de Guanajuato, Maracaibo, Xalapa et à l'UNAM. Outre ses travaux de recherche (*Estudios literarios*, Xalapa, Universidad Veracruzana, 1963 ; *Escritura y vida : ensayos cervantinos*, Mexico, UNAM, 1977 et *Estudios de literatura mexicana*, Mexico, UNAM, 1983), il est l'auteur d'un certain nombre de recueils poétiques : *Con una mano en el ancla*, Mexico, Talleres Gráficos de la Nación, 1952 ; *Eternidad es barro*, Mexico, Los Presentes, 1955 ; *La huella de tu nombre*, Xalapa, Ediciones del Puente, 1955 ; *Aguja de marear*, Mexico, UNAM, 1973 et *Finalmente*, Xalapa, Papel de Envolver, 1983. *En vilo (1948-1984)*, Tuxtla Gutiérrez, Universidad Autónoma de Chiapas, 1985, recueil que je ne connais pas,

fournisse, en vers, une évocation bien différente, et sarcastique, de l'arrivée des exilés et du culte obligé à Cárdenas. Ce texte, « Exilio », peu connu et savoureux, « sin desperdicio », mérite d'être cité quasiment en entier :

Nos colocaron en fila como semilla en surco fértil.
Nos midieron los pasos y – supongo – las intenciones.
« Solamente se puede – dijeron – llegar hasta aquí. »
Agregaron: « Es conveniente indicar a quien se deba
las veces que se juzgue necesario – muchas sin duda –
lo profundamente agradecidos que le están al Presidente
– nuestro Tata, el Tata a quien fallamos cada día,
pero eso sí (verdad de Dios, por ésta) sin quererlo –
a nuestros jefes, a nuestro pueblo – a nuestra gente, pues –
por admitirlos entre nosotros vista – ¿a qué engañarnos? –
la escueta nómina de naciones ganosas de hacerlo ». [...]

Nos señalaron las propias [reglas] con alarmante premura:
trabajar – o, en el caso de los menores, estudiar –
y no intervenir; callar, pues, respecto de tópicos como
política mexicana, lacras nacionales, Virgen
Santa de Guadalupe-Tonantzin, corrupción ambiente...
Hablar, de precisarlo, « de lo propio » para, por último,
– afinar los detalles de « la vuelta inminente a la raíces »
– matizar la estrategia a seguir – oh aromática minerva
del Papagayo, el Venecia, el Tupinamba, el Betis, el Madrid...
– señalar « crudamente » lo que hicieron, debieron hacer,
dejaron de hacer, durante la guerra – « nuestra guerra » –
don Inda, Azaña, Negrín, Líster, Largo Caballero, Miaja...
– llorar la inalcanzable unión, la cohesión imposible,
la diferencia – más y más acusada cada día –
de clases, profesiones, oficios, visión del mundo, estado...
– rememorar la exacta geopolítica peninsular,
los topónimos, los planos precisos de las urbes
(ejemplo: ubicación de barrios, calles, plazas... de Madrid)...
Pero ante todo trabajar, y el descanso llegado,
mover la metafórica cola en prueba de alegría
porque – semidesnudos – nos dieron ropa usada,

semble être la réunion de toute son œuvre poétique. (Sources : Eduardo Mateo Gambarte, *Diccionario del exilio español en México*, Pamplune, Eunate, 1997 et *Diccionario biobibliográfico de escritores contemporáneos de México*, Mexico, INBA, SEP, Brigham Young University, 1988.)

porque – a la intemperie – nos brindaron refugio
en internados y hospicios donde los otros niños
– hoy sí, mañana también – nos recordaban (ululantes)
nuestra condición de pinches refugiados de mierda
que nos tragábamos su pan, y, de haberlos, sus frijoles,
los cuales – al menos a mí, transcurridos los años –
aún se me atragantan – agrios – en el recuerdo.
Pero finalmente se han ido quedando en el sendero
– es un decir por no decir « osario », « huesa » –
los mayores, y poco tardaremos en hacer otro tanto,
y ya que deglutimos – se infiere – la parte leonina
de los alimentos propios de esta ubérrima tierra,
les serviremos al menos (agradecidamente)
a los hijos, los nietos de quienes nos refugiaron
de guano impar – inmejorable – para sus plantíos.²²

Comme le souligne Susana Rivera, qui le reproduit dans son importante anthologie²³, la charge de ce texte contre certains des symboles les plus intouchables du Mexique et de l'exil des républicains espagnols est sans doute celle d'un homme qui écrit « desde la seguridad de la inminencia de la muerte »²⁴. Mais on y entend aussi, « finalmente », comme s'intitule le recueil où il trouve place (et le mot revient quelques vers avant la fin du poème), la libération d'une voix, longuement retenue, largement discordante et politiquement incorrecte, représentative de ceux pour qui l'exil mexicain, malgré tous ses aspects positifs si on le compare à d'autres (dans la France des années 40 ou en URSS), ne fut pas toujours, ou ne fut pas pour tous, celui que relate l'histoire officielle, par définition univoque.

L'exil du « peuple de gauche » espagnol dans sa nouvelle patrie américaine et malgré les solidarités nombreuses, institutionnelles ou individuelles, n'eut bien sûr aucun effet de nivellement des classes sociales concernées, ni de généralisation de l'égalité des chances, encore moins de rapprochement politique ou syndical. Malgré la rencontre officiellement enthousiaste des deux idéaux révolutionnaires, le mexicain et l'espagnol, malgré les fonds de la République, gérés avec plus ou moins de transparence par le SERE et la JARE²⁵ pour l'accueil

22 César Rodríguez Chicharro, *Finalmente*, Xalapa, Ediciones Papel de Envolver, Colección Luna Hiena, Xalapa, Univ. Veracruzana, 1983, « Exilio », s. p.

23 Susana Rivera, *Última voz del exilio. (El grupo poético hispano-mexicano)*, Madrid, Hiperión, 1990, p. 175.

24 Susana Rivera, « España y el exilio en la obra de los poetas hispanomexicanos », in : J. M. Naharro-Calderón (Coor.), *El exilio de las Españas de 1939 en las Américas : « ¿Adónde fue la canción? »*, op. cit., p. 231.

25 SERE : « Servicio de Evacuación de Republicanos Españoles », fondé en France par le gouvernement de Juan Negrín ; JARE : « Junta de Auxilio a los Republicanos Españoles », fondée à Mexico par Indalecio Prieto, cf. Clara E. Lida, *Inmigración y exilio*, op. cit., p. 111. Sur le flou de leur gestion des fonds républicains, voir notamment : Alicia Alted, « México y las instituciones de la república española en el

et l'installation des réfugiés, les différences sociales et économiques perdurèrent et purent même s'accroître. Se basant sur des témoignages, Eduardo Mateo Gambarte écrit, à propos de César Rodríguez Chicharro :

La familia es pobre, [...], y tiene que empezar a trabajar desde muy chico. Entra como dependiente de la Librería de Cristal, donde le pagaban casi con los libros que se leía. [...] Después fue corrector de pruebas [...]. Cubrió todos los niveles de la impresión: cajista, linotipista, corrector, revisor de pruebas, etc... [...] Cuando iba al Vives, a mediodía, se iba a comer a casa de un compañero. Él comía fuera de la mesa familiar y se llevaba sus propias tortas²⁶. Nunca le invitaron a comer con ellos, ni le atendían. Le daban un espacio como a un perro.²⁷

Et l'on retrouve là les dures réalités de l'exil qu'évoque le poème : « Pero ante todo trabajar [...] », déclaration que Gerardo Deniz²⁸, qui fut son camarade au lycée Luis Vives et dont l'enfance ne fut sans doute guère plus souriante que celle de Rodríguez Chicharro, ne contredirait certainement pas.

Il eut cependant l'occasion de s'exprimer au sujet d' « Exilio » pour, avec son exigence et son franc-parler habituels, corriger ce que le texte de Rodríguez Chicharro pouvait, à ses yeux, avoir d'excessif. L'occasion lui en fut donnée par la publication du poème, à la suite d'un long article paru dans le quotidien *unomásuno* en 1989²⁹, relatant la vie et la carrière universitaire du poète jusqu'à sa mort en 1984. L'auteur de l'article (Enrique López Aguilar) ayant malencontreusement cité Gerardo Deniz au détour d'un paragraphe, celui-ci lui adressa une longue lettre de rectification et d'observations diverses (6 pages dactylographiées, aux

exilio », in James Valender (éd.), *Los refugiados españoles y la cultura mexicana*, Mexico, El Colegio de México, 1999, p. 321-339.

26 Ce mexicanisme ne doit pas porter à confusion, comme cela arrive parfois lorsque les enseignes de certaines boutiques mexicaines annoncent « Tortas y tacos » : les « tortas » sont des sandwichs et les humbles « tacos », mieux connus, « al pastor » notamment, sont à placer aux premiers rangs des saveurs mexicaines. Gerardo Deniz me fait observer cependant, et à juste titre, que « El 'taco básico' sigue siendo de frijoles con chile », aujourd'hui comme hier.

27 Eduardo Mateo Gambarte, *Diccionario del exilio español en México*, op. cit. Pour plus d'informations sur Rodríguez Chicharro (1930-1984) et son œuvre, cf. *ibid.*, p. 229-236.

28 Gerardo Deniz écrit, laconiquement : « Nací en Madrid, el 14 de agosto de 1934. Desde 1936 hasta 1942 estuve en Ginebra (Suiza). Llegué a México, el 24 de mayo de 1942, y desde entonces sólo he pasado, en total, 40 días fuera de esta ciudad. Estudié hasta preparatoria. He trabajado para varias editoriales, en traducciones y revisiones. Tengo dos hijas (1962, 1963). » (Pablo Mora (éd.), *Gerardo Deniz*, Mexico, UNAM, col. Materiales de lectura, 107, 1984, p. 7). Outre un voyage en Espagne, en 1992, il convient d'ajouter la liste déjà longue de ses publications, toutes à Mexico. Poésie : *Adrede*, Mortiz, 1970 ; *Gatuperio*, FCE, 1978 ; *Enroque*, FCE, 1986 ; *Mansalva*, SEP, 1987 ; *Picos pardos*, Vuelta, 1987 ; *Grosso modo*, FCE, 1988 ; *Amor y Oxidente (sic)*, Vuelta, 1991 ; *Mundonuevos*, El Tucán de Virginia, 1991 ; *Op. cit.*, UAM, 1992 ; *Ton y son*, CONACULTA, 1996 ; *Letritus*, Ditoria, 1996. Contes : *Alebrijes*, El Equilibrista, 1992. Recueil d'articles divers. *Anticuerpos*, Juan Pablos Editor / Ediciones sin nombre, 1998. Épuisés, *Adrede* et *Gatuperio* viennent d'être réédités en un seul volume, par CONACULTA, dans la collection Lecturas Mexicanas, 1998, avec une présentation de Fernando Fernández, p. 13-22. Pour plus d'informations sur Gerardo Deniz, cf. *Diccionario del exilio español en México*, op. cit., p. 77-96.

29 Enrique López aguilar, « Desde el exilio interior. Una aproximación a César Rodríguez Chicharro », *unomásuno*, Mexico, 19 août 1989.

lignes serrées), lettre restée sans réponse, de l'aveu même de son auteur, et inédite jusqu'à ce jour. Elle mérite – elle aussi – d'être longuement citée à propos du poème de Rodríguez Chicharro :

¿El poema de César sobre el exilio? Me parece muy torcido. De nuestros padres, de los « mayores » no hablaré gran cosa. Mis padres no eran españoles típicos, nunca he sabido bien por qué: ya señalé antes que, a los pocos meses de estar en México, se apartaron prácticamente por completo de los demás desterrados. Mi padre nunca fue a ninguno de los célebres cafés cuya lista da César en su poema. Mi padre hablaba con sorna de los cafés y de sus pobladores. Y, p. ej., nunca oí a mis padres soñar siquiera con volver a España.

¿Le dolía a César no poder expresar sus opiniones sobre la Virgen de Guadalupe? Hay que reconocer que aun para un mexicano, no es fácil abordar el tema, para decir lo que a César le habría gustado. Si César lo hubiera hecho, lo de « refugiado indeseable » no sería sino uno entre los mil improperios que habría recibido. Yo, en cambio, he hablado con amigos mexicanos que decían tranquilamente « la pinche Morenita ».

¿No poder hablar de política mexicana? ¡Por favor! ¿a qué refugiado adulto le interesó en lo más mínimo? ¿La corrupción? ¡Cuántos refugiados españoles la supieron aprovechar, de maravilla! La embajada republicana, durante sus últimos, incontables años, era un centro de contrabando colosal y el Señor Embajador Martínez Fuchífuchi hacía milagros con la famosa valija diplomática. ¿Que los refugiados no podían criticar las lacras nacionales? ¡Pero si lo hacían sin cesar, a gritos, del modo más ultrajante! – como más de cuatro lo siguen haciendo. Lo censuraban todo, todo; el aguacate, la chirimoya, las mexicanas « con el coño moráu ».

¿Le echaron en cara a César el comerse los frijoles³⁰ del mexicano? No lo dudo pero, si esto le ocurrió repetidas veces, corrió de veras con mala suerte. Creo que a mí no me pasó nunca y cuando presencié uno que otro caso me quedé tan fresco. Lo mismo que cuando, de tarde en tarde, aparecían pegados en las esquinas unos carteles miserablemente impresos incitando a los mexicanos a expulsar a los refugiados españoles (y, a menudo, también a los judíos, los norteamericanos, etc.)³¹

30 Au sujet de cette légumineuse à haute valeur symbolique, Luis González rappelle (*op. cit.*, p. 134) : « Se comentaba en la prensa y en los corrillos : 'que no se acostumbraban [los niños de Morelia] a los frijoles ni a las tortillas' ». Il cite, plus loin, Salvador Novo, écrivain, poète et journaliste plutôt hispanophobe, qui retranscrit des paroles par lesquelles Cárdenas déclarait que : « las puertas de México estaban abiertas a los inmigrantes españoles, y que si traían dinero mejor, pero que no era indispensable : no porque nosotros tuviéramos mucho, sino porque siempre, podíamos echarle más agua a los frijoles, y donde comen dos comen tres, o de dos que se quieren con uno que coma basta » (*id.*, p. 235). Aliment de base, « pain » des Mexicains avec la « tortilla », les « frijoles » semblent bien avoir été au centre de la polémique entre les partisans et les opposants à l'accueil des réfugiés républicains : refrain xénophobe universel, seuls changent les ingrédients.

31 Déjà, à l'arrivée des « niños de Morelia », avant celle de Rodríguez Chicharro, de Gerardo Deniz et des autres membres de la « deuxième génération », un certain racisme antiindigéniste et antihispanique, s'était manifesté de façon quelque peu inattendue : « La primera mitad de 1937 se llenó con noticias raciales relacionadas con el indigenismo y el hispanismo del general Cárdenas. Aquél dio pábulo a toda especie de chismes chistosos de parte de la gente citadina; éste a manifestaciones de supervivencias racistas como las de Francisco Elguero y Salvador Novo. Uno dijo: La importación de 500 infantes españoles debería multiplicarse por mil. El acarreo de peninsulares, independientemente de que sean huérfanos, es una buena

En el Instituto Luis Vives, cuando llegamos a ser personuchas de 15 años, varios de mi clase – cuatro, cinco – descubrimos que, si bien amábamos mucho a nuestros padres, estábamos de España, de República, de españoles y de republicanos hasta el copete. Descubrimos que quién sabe desde cuándo, no ceceábamos. Nos nació hacia todo lo español un aborrecimiento exagerado. Por supuesto, nunca he dejado de tener trato con republicanos estimables – César, por ejemplo –, pero necesité un cuarto de siglo para apreciar, valorar o siquiera tolerar determinadas características, determinadas actitudes. [...]

[...]

Conoció, pues, mi amigo César, experiencias atroces que yo me perdí. (Ahora que me acuerdo, me aseguraba también haber sufrido horrorosamente en la escuela, en el Vives. Yo lo escuchaba con aprensión, sin decir nada. Yo había padecido en la escuela lo normal, simplemente.) [...]³²

Sans pouvoir, mais ce n'est guère nécessaire ici, faire la part entre ce qu'il renferme de vécu, d'emprunté ou de fictionnel, on est en droit d'apprécier l'audace, rare, ironique et sarcastique, du poème de Rodríguez Chicharro, sa déviance, surtout, par rapport aux discours poétiques ou officiels et à une vision historiographique (hagiographique ?) traditionnelle concernant l'exil mexicain³³. Ce qui importe, c'est que ce texte, même « torcido », ait pu être écrit, publié³⁴, et qu'il exprime selon toute vraisemblance des réalités ainsi qu'une vision qui a pu être, qui est encore peut-être, celle d'un certain nombre d'exilés de la seconde génération³⁵.

obra que permitirá el mejoramiento de la raza de bronce. Novo comentó: 'Es una obra trascendente la que ha realizado el gobierno en incorporar (a nuestro país) a estos futuros padres de más de cuatro mestizos.' » (Lorenzo González, *op. cit.*, p. 135-136) Deux ans plus tard, en 1939, lorsque les réfugiés arrivent par milliers, Novo n'a pas changé de registre et écrit : « la caudalosa corriente de sementales ibéricos llega a la cifra de 6304 españoles registrados, [...] » (*ibid.* p. 236). Comme quoi, aux yeux de certains, les « gachupines rojos » ne valaient-ils guère mieux que les Indiens marginalisés et méprisés. Répugnant à œuvrer pour le développement démographique de la nation métisse, le « criollo » en laisse volontiers la charge aux nouveaux venus.

32 Gerardo Deniz, lettre inédite, adressée le 25-VIII-89 à Enrique López Aguilar. Je remercie son auteur de me l'avoir spontanément envoyée et de m'autoriser à la citer.

33 Mais il y a certaines concordances entre le contenu d' « Exilio » et le point de vue d'une historienne telle que Clara E. Lida, cf. *supra*, note 5.

34 Il est raisonnable de supposer que la publication, à Xalapa en 1983, des mille exemplaires de la plaquette intitulée *Finalmente* n'a pas pu constituer un événement éditorial de première importance. Vite épuisée et/ou peu distribuée, ce qui est plus vraisemblable, elle est loin d'être présente dans les principales bibliothèques de la ville de Mexico. D'où l'intérêt de la publication d' « Exilio » pour la diffusion de ce texte auprès d'un plus large public, le samedi 19 août 1989, dans le supplément culturel de *unomásuno*. Il serait intéressant de savoir si cette publication suscita à l'époque, outre celle de Gerardo Deniz, d'autres réactions, mexicaines ou espagnoles. Peut-être faut-il en voir une, mexicaine celle-là, dans le fait que le texte de Rodríguez Chicharro est accompagné, sur presque toute sa hauteur, de la caricature, de dos, d'une pin-up callipyge signée par l'humoriste Nikito Nipongo. D'autres hypothèses sont possibles. Comme celle de Gerardo Deniz, à qui je dois la photocopie du document et qui fait, manuscritement, le commentaire suivant : « Poner este dibujo aquí es una típica bromita del director de este semanario. » Mais le directeur en question n'était-il pas José de la Colina, lui-même exilé de la deuxième génération ?

35 S'ils acceptaient d'écrire, José de la Colina, Francisco González Aramburu (« ex-niño de Morelia ») apporteraient sans doute un témoignage non éloigné de celui de Rodríguez Chicharro. L'expérience des « niños de Morelia » ou de ceux qui connurent les établissements scolaires mexicains fut évidemment bien différente de celle des jeunes gens qui, du « Vives » ou du « Madrid », passèrent directement à l'UNAM. Et

Mais, opposé à toutes les stridences, lyriques en particulier, de ceux qui, à ses yeux sans doute, exploitent l'« héritage » dans leurs œuvres, poétiques notamment, Gerardo Deniz, non sans humour et sans causticité, fait sentir sa différence – sa planète d'ailleurs n'est pas la même –, et remet un peu les choses à leur place, « simplement ». Au passage, il fait peser sur les milieux qui en relèvent et non sur le pays d'accueil, lui qui rarement traite de l'exil, l'essentiel de ses critiques acerbes qui, elles aussi, sont en radicale opposition avec certains discours (souvent officiels), généralisateurs et angéliques, encore en vigueur. En 1992, par exemple, au moment de l'inauguration, à l'UNAM, de la chaire « Maestros del exilio español », Juliana González proclame, dans sa conférence inaugurale :

Los exiliados españoles trajeron consigo ese mundo de valores y de ideales que les fuera cortado de tajo por la guerra civil y el fin de la República. Un mundo que recogía las más altas expresiones de la tradición occidental a la vez que las nuevas potencialidades abiertas por las revoluciones científicas, filosóficas, políticas, artísticas, que se venían produciendo en Europa, particularmente en el primer tercio del siglo XX. Traían consigo una nueva idea del hombre, de la historia y de la cultura; el fin de una época y el comienzo de otra. Eran depositarios, en suma, de los valores de un auténtico humanismo, el cual es siempre memoria de lo humano y, al mismo tiempo, renovación de las perspectivas presentes y futuras del hombre. Pues todo genuino humanismo es un nuevo humanismo, es literal re-nacimiento: la innovación le es tan inherente como la memoria.³⁶

Il ne peut être question de mettre totalement en cause cette vision d'une nouvelle et pacifique conquête spirituelle, dans la mesure où, malgré un début ambigu – « Los exiliados españoles [...] » –, ces paroles font référence aux nombreux exilés de la première et de la deuxième génération qui eurent ou qui ont encore, dans l'Université mexicaine, à l'UNAM ou ailleurs, un rôle de tout premier ordre. Néanmoins, l'hypothèse qui pourrait en découler d'un groupe homogène d'intellectuels et d'universitaires « humanistes » ainsi que d'un Mexique alors dépourvu ou en déficit de « valeurs et d'idéaux », isolé par rapport aux divers mouvements de la pensée européenne, en quête d'humanisme authentique, manquant des nouvelles nourritures spirituelles qui auraient gonflé les valises des réfugiés espagnols, semble grandement discutable³⁷. Trop souvent, sans doute, la réception inadéquate de ce type de

même entre « el Vives », « el Madrid » et la « Academia Hispano-Mexicana », il y avait, semble-t-il, des différences sociales : cf. Eduardo Mateo Gambarte, *Los niños de la guerra. Literatura del exilio español en México*, Lleida, Universitat de Lleida / Pagès Editors, 1996, p. 139.

36 Juliana González, « Los maestros del exilio español: un modelo de enseñanza », *Maestros del exilio español*, Mexico, UNAM, Colección cuadernos de jornadas, 1993, p. 10.

37 En matière d'humanisme, notamment, le Mexique qui accueille les réfugiés espagnols n'est pas une terre vierge offerte au zèle missionnaire des nouveaux venus. Sans remonter au-delà du XX^{ème} siècle, il suffirait pour s'en convaincre de rappeler la création, en 1909, de l'« Ateneo de la Juventud », les noms de José Vasconcelos, de Alfonso Reyes, puis le groupe des « Contemporáneos ». Octavio Paz a su nuancer, tout en la reconnaissant, l'influence des intellectuels espagnols : « A ellos se debe en parte el renacimiento de la cultura mexicana, sobre todo en el campo de la filosofía » (*El laberinto de la soledad*) [1950] Mexico, FCE, 1980, p. 145. Peut-on classer, par ailleurs, sous la même étiquette, des personnalités espagnoles aussi

discours a pu conduire à des généralisations abusives, des équivoques qu'un Gerardo Deniz, peu propice aux concessions, se plaît à dénoncer sans pitié.



Quoi qu'il en soit, même s'ils ont quasiment tous vécu des situations plus ou moins difficiles selon les cas, très rares sont les membres du groupe des hispano-mexicains à aborder l'exil avec le regard, tardif mais décapant et irrévérentieux, de César Rodríguez Chicharro ou, surtout, de Gerardo Deniz³⁸. Et celui-ci vient de récidiver.

L'un de ses tout derniers livres, *Anticuerpos*³⁹, réunion d'articles divers, souvent érudits, parus préalablement dans des revues ou des journaux mexicains, se clôt par un texte – « Funesta influencia de los refugiados españoles sobre las editoriales de México » – dont on peut penser, sans grand risque d'erreur, qu'il a dû semer le trouble, et même l'indignation, dans les milieux de l'exil (chez « la señora Emigración »⁴⁰), tant il contredit le point de vue dominant sur l'apport – par ailleurs notoire – des réfugiés de 39 au monde de l'édition mexicaine. Deniz y rappelle d'abord les conditions d'existence qui furent les siennes et celles de son père, voisines de celles de Rodríguez Chicharro. Arrivés au Mexique en 1942, son père est correcteur d'épreuves dès 1944. Le fils a neuf ans et apprend en regardant : « Viéndolo a él, fui aprendiendo; tenía 9 años »⁴¹. À 14 ans, en 1948, il est chargé de son premier travail : « [...] recibí, de manos de mi padre, un tesoro que me da pavor recordar, por lo que simbolizaba: ¡mis primeras pruebas de imprenta – « galeras » se llaman –, mías, enteramente a mi cargo! »⁴² Puis, il évoque tous les bataillons besogneux de la première heure qui, sans préparation aucune, se livrèrent, pour des raisons essentiellement alimentaires, à des travaux de traduction pour lesquels ils étaient contraints d'accepter des salaires de misère. Et il ajoute :

Casi todos tenían una gravosa familia que sostener. Es deplorable reconstruirlo, pero ellos no querían percatarse. Fingían hallarse encantados (¿o lo estaban?). Nunca fueron « refugiados de café »: ¿a qué hora lo hubiesen sido? Clavados 24 horas del día ante la máquina de escribir, repetían una catastrófica profesión de fe: « Queremos demostrarle a México cuántas ganas tenemos de trabajar; nos contentamos con pagar el alquiler y el colegio de los chicos. » Con frecuencia desconcertante pasaban por alto que quienes les asignaban salarios risibles, ofensivos, insultantes, eran también españoles. Cierto es que cualquier cosa podía

diverses que Moreno Villa, Wenceslao Flores, Adolfo Sánchez Vázquez, Juan Rejano, Eugenio Ímaz ou Joaquín et Ramón Xirau, pour ne citer que quelques noms ?

38 Cf. Bernard Sicot, « L'exil des poètes hispano-mexicains : dénigrement et sarcasmes de Gerardo Deniz », à paraître dans les actes du colloque sur « L'histoire irrespectueuse. Humour, dérision, caricature », tenu à l'Université de Lille III, les 29 et 30 octobre 1999.

39 Gerardo Deniz, *Anticuerpos*, Mexico, Juan Pablo Editor / Ediciones Sin Nombre, 1998.

40 *Id.*, *Ton y son*, Mexico, CONACULTA, 1996, p. 27.

41 *Id.*, *Anticuerpos*, *op. cit.*, p. 207. Le père de Gerardo Deniz, Almela Meliá, lié à Pablo Iglesias et au PSOE, représenta, à Genève pendant la guerre civile, la république espagnole auprès du Bureau International du Travail. Gerardo Deniz est le pseudonyme de Juan Almela.

42 *Ibid.*

esperarse de los « antiguos residentes » – los auténticos « gachupines », según los refugiados – pero, a decir verdad, en nada difería de ellos uno que otro marxista-leninista inexplicablemente rico. Al traductor, atea alma de Dios, le bastaba su oportunidad de mostrar agradecimiento a México.⁴³

Ce grinçant témoignage, où est reconnue néanmoins, quelques pages plus loin, la qualité du travail de certains traducteurs, ceux de la deuxième génération, mais d'autres également, issus de la première⁴⁴, prend à nouveau à contre-pied le double discours officiel, le mexicain et celui des milieux de l'exil, dont le point commun est de rendre unanimement hommage, aujourd'hui encore et généralement sans nuances, à l'apport significatif des exilés espagnols au Mexique dans la plupart des domaines de la vie culturelle du pays. Mais il veut montrer, également, combien la réalité socio-économique des exilés pouvait les avoir fait s'éloigner rapidement du discours idéal qui transparait dans les journaux de bord des premiers bateaux, et dans ce qui continue parfois à être une vision angélique d'une page de l'histoire de l'exil. Deniz se souvient alors de ses perplexités d'enfant et d'adolescent :

Confieso que me desconcertaba cómo era posible que existieran republicanos españoles, puros y ejemplares por definición, dueños de editoriales para las cuales mi padre y hasta yo nos quemábamos de tal modo las cejas – cuando que los altos principios y los atroces daños de la guerra habían sido supuestamente compartidos por todos. A mis doce quizá no preguntaba por qué don Fulano se transportaba en un largo automóvil y mi padre en tranvía. Pero, por inerte que fuese, acabé planteándomelo. Aún no sé explicar el hecho, lo reconozco. Tengo sospechas, no más.⁴⁵

Un jour, peut-être, s'il accepte de réentrouvrir sur l'exil une porte qu'il dit avoir définitivement fermée, fera-t-il part moins elliptiquement de ses soupçons. Pour l'instant, claquant la porte, il s'en tient là :

Preferiré ignorar lo que un buen teórico del exilio discurriera
frente a tal monsvéneris de equívocos. Incluso el alarido de la señora Emigración
al sentir cerrarse esta puerta
sobre sus cinco dedos cada, todos meñiques.⁴⁶

43 *Ibid.*, p. 219-210.

44 « José Gaos, Wenceslao Roces, Francisco Giral y algunos pocos – más humanísticos que científicos – [que] lograron compaginar armoniosamente sus valiosas traducciones con cátedras y a veces hasta con obra original. Hubo quien escapó de la pesadilla. » (*Ibid.*, p. 213). Au passage, il convient de signaler que Gerardo Deniz est lui-même le traducteur, entre autres, de Dumézil pour le compte du FCE.

45 *Ibid.*, p. 208-209.

46 *Id.*, « Cincuentaina », *Ton y son, op. cit.*, p. 28.

L'exil mythifié des républicains espagnols au Mexique, deux voix discordantes...

Bernard SICOT
Université de Paris X-Nanterre. CRIIA